Une société dans l'errance et la mémoire dans *Crónica del Niño Jesús de Chilca*, d'Antonio Cisneros

Nicolás Folch Maass

Chercheur associé au CRICCAL, Sorbonne Nouvelle, Paris 3

L'errance est un concept fécond qui questionne le monde contemporain. Emilie Ieven caractérise ce mouvement avant tout comme un "devenir" (Ieven)[1] Il s'agit d'un mouvement lié au temps, conceptualisation indissociable de la philosophie et de la métaphysique (Lestienne 10). En effet, l'errance comme *devenir* porte en elle quelque chose qui n'est pas saisissable dans les phénomènes de la réalité, ou, selon les mots d'Hervé Barreau "quelque chose de fantomatique" (6). *Stricto sensu*, le *devenir* n'est pas compatible avec le souvenir des expériences sensibles, car il n'est pas observable. La distinction des expériences, opérée par leur souvenir, ce qui est une inscription dans le temps, n'est pas compatible avec ce *devenir*, temps fantomatique de l'errance dans un présent perpétuel. Ainsi, l'errance est une singularité construite avec un désir de mise à distance du passé et de perte de repères ou de perdition volontaire ou involontaire. Il est vrai que l'errance, dans une époque comme la nôtre, qui se veut toujours inaugurale et donc en crise ou en rupture avec le passé, nous offre deux axes à décliner selon le point de vue et le sujet à étudier. Cela exige d'autant plus une cohérence scientifique et une humilité au moment de faire le choix. L'action d'errer, comme le soulignent Stephan Corbin et Frédérick Lemarchand dans une introduction de la revue *Mana. Revue de Sociologie et d'Anthropologie*, implique une dialectique : elle peut être considérée comme un état d'abandon ou comme une "source de production d'une connaissance" (10). C'est dans ce sens qu'elle est un mouvement qui entraîne l'expérience initiatique ou l'égarement.

Dans cette intervention, je choisis la conceptualisation de l'errance comme un état d'écartement, de sortie du chemin, qui implique l'inconscience du mouvement erra-

[1] Emilie Ieven, "L'errance, un mouvement à potentiel utopique. Etude de trois romans de Jean Echenoz". *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, n° Deuxième série-10 (30 avril 2017). Disponible sur : \url{https://doi.org/10.4000/carnets.2265}..

tique. Ce concept d'errance que nous adoptons a comme principale conséquence la cinématique d'un mouvement sans but. Cette trajectoire de l'errance qui est en accord avec celle que Ieven décrit comme "faite d'égarements et de détours" (3) ne peut pas laisser indemne la perception des lieux et des routes qu'elle traverse. Un tel mouvement, toujours dans le *devenir*, provoque une homogénéité des lieux, parce qu'ils sont un seuil ou, comme le signalent Corbin et Lemarchand, il s'agit de "Lieux interstitiels, intermédiaires", c'est-à-dire des "non-lieux" (10). Si la trajectoire de l'errance ne présente ni de but ni de destination, les lieux perdent leur identité, l'espace n'offre pas de distinctions et devient homogène. Dans cette optique, une deuxième conséquence pour notre concept d'errance, c'est d'être la manifestation d'un désir d'annuler la distance qui aiderait à l'identification et à la distinction des lieux. Ainsi, ce mouvement conduit dans son *devenir* à une exterritorialité des lieux et de l'écriture depuis le contexte présent de l'histoire des sociétés qui les habitent. L'un des symboles qui pourrait bien illustrer cette conceptualisation est celui de la bouteille jetée à la mer, où n'importe quel bord de l'océan devient dans l'indistinction un "ça et là" (Ieven). Ceci signifie que l'errance est, dans notre démarche, comprise non comme une volonté de se libérer des contraintes, mais comme un écartement inconscient ou un oubli des caractéristiques culturelles et des expériences passées d'une étendue majeure dans l'habitat des sociétés (Larraín 45).

Le sujet de la communauté par l'inclusion d'une hétérophonie et la représentation d'un monde scindé dans le présent par le passé et l'oubli, est le thème majeur de *Crónica del Niño Jesús de Chilca*, du poète péruvien Antonio Cisneros (Bermúdez-Gallegos). Il s'agit de textes qui utilisent la transtextualité avec le discours historique. Le recours aux sources historiques avait déjà été utilisé par l'auteur dans d'autres livres, notamment en 1964 avec *Los comentarios reales*, qui s'inspire d'un monument littéraire et de l'historiographie de l'Amérique latine écrit par Garcilaso de la Vega. À la différence de son précédent ouvrage, *Crónica del Niño Jesús de Chilca* a comme sujet un cas particulier de l'histoire du Pérou et non le discours historique même comme un récit partiel du passé de la nation. Depuis son titre, moins ambitieux que *Los comentarios reales*, ce recueil a pour thème le processus de transformation et de déchéance d'un topo précis : Chilca.

Le livre a une note introductive ou exorde qui éclaire cet aspect de la transtextualité, afin d'aider ou d'orienter le savoir topique nécessaire aux lecteurs. Ensuite, l'ensemble est composé de seize parties ou groupes de poèmes, dont un épilogue. Depuis le début, le langage poétique fait référence à un processus d'oubli ou de perte. Par exemple, dans le titre du premier poème du livre : "*Y antes que un olvido nos*" (Cisneros 9), le temps passé ("*antes*") est suivi par une possibilité presque certaine d'une perte de repères ("*un olvido*"). Face à cet oubli menaçant, dans les deux textes suivants, se dresse un sentiment d'appartenance :

> Aquí todos somos de la Hermandad del Niño. / Pocos son los gentiles. / Los Aguirre Huamán en La Tablada. / Los Palma y los Aguirre –otros Aguirre que llegaron del Norte– en playa Arica. (Jacinto Palma, el viejo, / se volvió evangelista por divorcio). Pero aquí todos somos de la Hermandad del Niño. (Cisneros 15)

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

La signifiance, ce processus désigné par Julia Kristeva comme tributaire du moment sémiotique et de la symbolisation langagière (Kristeva 50-68), est dirigée par un sujet conscient du plan spatial ("*aquí*") et temporel présent ("*somos*"). Elle est orientée de manière à répondre à la finalité rhétorique de la chronique, celle d'informer un interlocuteur. D'autre part, la subjectivité est plurielle et par conséquent mobile entre le "je" et le "nous". En effet, le sujet énonciateur est produit en même temps que son discours et la dimension collective qu'offre la première personne du pluriel "*somos*" prend une valeur de *shifter*. Dans cette mobilité se produit une distinction dialectique entre le groupe et ceux qui n'en font pas partie. Le vers suivant du poème "*Y nadie va a la siembra solo como un ladrón*" (Cisneros 15) renforce la solidarité entre les signes du texte qui offrent la signifiance d'une collaboration ; celle-ci n'accepte pas l'exclusion ("*solo*") et s'enracine dans le lieu : "*Quién va a hacerse a la mar sin un palmo / de esa arena morada, la de Chilca*" (15). Le pronom interrogatif "*Quién*" indéclinable en genre, agit de manière rhétorique et inclut chaque individu prenant ainsi un sens de collectivité et d'identité avec l'espace. On peut ainsi identifier une tension sémantique. D'une part on trouve les signes qui composent le sens d'une union entre la subjectivité, mobile entre le pluriel et l'individuel ("*somos*", "*Quién*"), avec le lieu ("*Chilca*"). D'autre part, la signifiance produit la symbolisation de l'oubli et de l'exclusion de l'autre ("*nadie*", "*solo*", "*ladrón*") qui signifie la perte de repères spatiaux ("*sin un palmo / de esa arena*").

Dans le texte suivant ou poème "2", il y a à nouveau l'image d'une symbiose entre l'identité des hommes et la terre qu'ils habitent. La métonymie, qui fonde la construction de l'identité des hommes et leur terre, prend forme avec l'institution d'une maison de gouvernement démocratique : "*Aquí hablan por su boca los hombres y mujeres del valle y de la playa. / Y todos tienen nombre. / En la casa de los comunes cada asamblea es como una palmera. / Todos la pueden ver.*" (Cisneros 16). La désignation de l'espace par "*aquí*" relie au vers du poème précédent le sujet énonciateur qui à nouveau s'identifie avec une pluralité d'individualités (car malgré leur fusion, ils ont tous un prénom et une capacité à s'exprimer de façon autonome). De même, la subjectivité mobile est en harmonie avec une étendue géographique qui constitue une écologie politique dans les assemblées. Les hommes et les femmes proviennent de la vallée et de la plage et tous ont le droit à la parole. La description de la maison où se tiennent les assemblées se fait par une étrange figure comparative : "*... más grande que tres ballenas muertas y estiradas*" (Cisneros 16). Cette comparaison répond sémantiquement aux signes qui composent le premier vers du texte et qui donnent une valeur primordiale ou fondatrice à la symbiose entre les hommes et ce lieu : "*En la casa de los comunes se gobiernan los destinos del agua y de todas las almas de este mundo*" (Cisneros 16). L'opposition entre les destins de l'eau et les âmes de ce monde, qui métaphorisent la force de la vie, et les baleines mortes et étirées qui sont la métonymie de l'oubli et de l'égarement, actualisent la dichotomie du premier poème signalé plus haut. La parole des hommes mise au service de la communauté devient, dans cette écologie d'énoncés, plus grande que la mort.

La répétition de ce "dispositif sémiotique" de l'oubli et de l'union d'une collectivité à son territoire, annonce l'importance symbolique de cette opposition. En même temps, elle a la fonction d'être, comme le signale Kristeva, un point de fixation dans le

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

symbolique de la "pratique signifiante" (259-340). Une répétition est la manifestation d'un rythme, ce qui veut dire, la concrétion du temps et l'opposition à l'irréversibilité de celui-ci. L'antérieur signifie que le langage poétique de ces textes porte dans sa signifiance un retour, un rythme lié au souvenir, qui serait contraire à la notion d'un *devenir* dans l'errance. Toutefois, cette réitération du système signifiant n'est pas déterminée par une opposition bien définie. L'économie de signifiants n'est pas absolue et si la symbolisation renvoie à un groupe lexical, ces mêmes mots peuvent fonctionner dans l'autre réseau opérationnel. Par exemple, la métaphore de l'oubli avec les cétacés morts du poème "2", s'introduit dans la figuration de l'union vitale entre les hommes et la terre dans un autre poème du livre : "*De atrás del tropezón venía el agua, pucha madre, todo el año venía. / A veces despaciosa y pálida como muchacha flaca. / Pero en enero cantaba más alta que los muros del canal. / Solo ballenas le faltaban para ser otro mar*" (Cisneros 19). Le symbole de vie qu'est l'eau, est affecté par l'introduction de ces baleines présupposées dans la dichotomie comme un élément de mort. Cette mouvance des signifiants affecte le rythme sémiotique et se révèle symptomatique de la métaphorisation d'une force négative qui menace le langage. Dans ce sens, de l'insistance à la nomination pour identifier les lieux et les hommes ("*Y todos tienen nombre*", "*Chilca* ", "*casa de los comunes*", "*Tropezón*", "*Los Aguirre Huamán* ", "*Los Palma* ", "*Jacinto Palma*") se dévoile une force qui fait barrage à la possibilité de l'oubli ou à l'errance qui demeure dans le langage.

Le lien entre l'individuation avec un contexte historique et géographique dans ce recueil est évident, comme le souligne Marta Bermúdez-Gallegos dans son étude ""La Crónica del Niño Jesús de Chilca" : Cisneros y la épica de los marginados". Or, ce recours mimétique n'a pas comme seul objectif celui d'adopter le style de la chronique. L'absence des baleines dans l'eau est une façon de recomposer la dichotomie préétablie entre l'oubli et l'union fondamentale spatiotemporelle, entre l'indistinction et les expériences vécues par les individus dans un lieu où prend sens ce vécu. L'eau porte en elle l'ambigüité de cette symbolisation. Elle a une valeur symbolique vitale, tant que les baleines sont absentes. La possible transformation de l'eau du canal en mer par la présence des baleines, symboliserait alors le risque d'indistinction ou de mort.

Le dispositif sémiotique ici décrit permet le signalement d'un oubli potentiel qui ne se situe pas uniquement au niveau du symbolique, mais aussi à l'intérieur du processus de la signifiance. En effet, il ne s'agit pas uniquement de textes qui déclarent un moment de déchéance d'un territoire et de ses habitants forcés à une migration vers Lima. La réitération de la dichotomie composée, d'une part par l'errance ou la perte de repères et, d'autre part, par les souvenirs du vécu, est la manifestation d'une dualité qui réside dans la mouvance du langage. Les différents énoncés qui actualisent dans ce recueil l'individuation de "*Y todos tienen nombre*" apparaissent ainsi comme un désir de ne rien céder à l'indistinction qui signifie l'errance. Dans l'abstraction qu'est le *devenir* (comme production et anéantissement simultané (Barreau 5-36) de l'errance), la capacité à se souvenir est annulée par l'incompatibilité à se fixer dans l'extériorité et, par conséquent, la mémoire risque d'être oubliée ou faussée. Depuis le premier texte du recueil mentionné plus haut, le langage poétique met en place un système sémiotique qui signifie une tension entre mémoire et oubli où le langage

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

joue un rôle primordial : "*Y la urbanizadora tenía unos tractores amarillos y puso los cordeles y nombró como calles las tierras que nosotros no habíamos nombrado / (También son solo olvido). / Lo que quiero recordar es una calle. No sé ni para qué*" (Cisneros 11). C'est le langage qui a potentiellement la capacité d'apporter au présent des dérivés du passé (comme avec la nomination des rues), ou de les faire taire ou de les falsifier (avec des nouveaux signifiants). Dans ce poème, le sujet énonciateur transmet un témoignage et par là, tel que l'explique Paul Ricœur, une mémoire (201). Ce témoignage signifie, paradoxalement, une expérience de la destruction ou d'effacement de la mémoire par l'utilisation du langage même. Les hommes effacent le passé avec de nouveaux noms et avec un quadrillage de l'espace que le sujet de l'énonciation, en tant que métonymie de la mémoire, ne reconnaît pas comme originaires du village. Par conséquent, l'espace est anhistorique, égal et homogène. Le langage des hommes rend possible l'errance dans un présent fondateur et destructeur à la fois, un langage qui annule l'union avec l'espace et sa mémoire. C'est dans cette logique que le sujet de l'énonciation confie à son destinataire qu'un tel langage produit uniquement l'oubli. Dans de telles circonstances, pris dans le piège d'une errance destructrice et vers l'indistinction, la voix de la mémoire finit par reconnaître qu'elle a oublié pour quelle raison il était nécessaire de se souvenir d'une rue.

Le risque d'une déperdition des coordonnées spatiotemporelles est signalé par la répétition de métaphores sur l'impossibilité d'identifier la réalité. Ainsi, la mer et la nuit sont en réalité la même image d'une langue vidée de sens. Pure indistinction, elle est incapable de communiquer des signes, comme dans les vers suivants : "*En yuntas van al mar los caballitos. El mar entero entre su red vacía. / No hay estrellas y es la hora del nombre [...] / La hora negra antes del amanecer: Donde para saber quién se nos viene le pedimos su nombre*" (Cisneros 24). Le langage comme moyen d'établir la distance nécessaire à l'individuation par les prénoms des gens, peut également reproduire le vide du filet des pêcheurs dans la mer. Ceci fait sens avec l'image du frère de celui qui énonce dans le texte "*Mi hermano*" (Cisneros 29). Le frère est un être qui a perdu le lien vital avec sa terre et le savoir faire des gens qui l'habitent : "*Tiempo ya que ignoraba de las aguas y el brillo de los peces*" (Cisneros 29). Il s'agit d'un homme "*más reseco que un palo*" et "*hecho una uva andaba y sin memoria*" (Cisneros 29). L'image du raisin sec sans mémoire qu'inspire ce frère, réitère l'heure noire de l'indistinction apportée par la nuit et la mer, métaphores de cette langue qui erre dans le vide. L'errance de la langue est symbolisée par cet homme, également décrit quelques vers plus bas comme un "*muerto insepulto que ninguno lloraba*" (Cisneros 29). L'impossibilité du deuil signifie, dans le système sémiotique de ce recueil, l'impossibilité de se souvenir, et donc de nommer et d'identifier. La relation entre la destruction et un langage erratique détaché du passé, prend force par la répétition au sein du système sémiotique. Ainsi par exemple, dans ces autres vers du poème "*Era la cuarta semana de los lenguados*" :

> Hace cuatro semanas que volvieron. Pero yo
> de memoria conozco a los cabrones.
> Noche tras noche atrás de la rompiente con la mecha en la mano.
> haciendo mierda los bancos de lenguado (carne negra contra el fondo del

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

> mar
> y blanca contra el sol), haciendo mierda las crías de las hembras.
> Dinamiteros son, no pescadores. Nomás lancha a motor y camareta
> gallinazos del agua. De memoria conozco a los cabrones. Y así yo solicito:
> El Niño Dios les vuele la cabeza con los mismos petardos que ellos vuelan
> el mar.
> Y sea antes del alba, cuando el mundo está oscuro y los tumbos congelan.
> (Así lo solicito en castellano). (Cisneros 42)

L'image des nouveaux arrivants qui détruisent à la dynamite la principale ressource pour les pêcheurs, est immédiatement mise en relation avec la nuit, une mer noircie par les cadavres et l'arrêt dans le temps présent. La mer détient une valeur ambigüe, entre l'indistinction (noire vers le fond marin) et la distinction (blanche vers la lumière du soleil). Toutefois, elle est profanée et finalement dépositaire de la mort provoquée par ces hommes identifiés par l'énonciateur. Celui qui énonce est une métonymie de la mémoire, c'est celui qui insiste sur sa capacité à se remémorer ("*de memoria conozco*"). Cette mémoire conduit au regret et à une volonté de revenir sur un principe d'équilibre, exprimé par le désir de vengeance. Ainsi, l'énonciateur fait un vœu à la divinité afin de punir les profanes les laissant congelés à perpétuité dans la confusion qu'ils provoquent ("*cuando el mundo está oscuro y los tumbos congelan*"). Ce souhait est l'expression d'une conscience du passé et de l'importance de la langue porteuse et productrice de la continuité de la mémoire ("*Así lo solicito en castellano*") par opposition au pur devenir, qui serait une sorte de stagnation dans la non individuation.

La réitération et la mouvance de ce système sémiotique renvoient ainsi à l'image de la langue comme un outil dont il faut se méfier, fait d'une matière volatile qui peut rendre le monde confus : "*Como la esposa que ha perdido su anillo el sábado en la playa y lo busca – sabiendo que jamás ha de encontrarlo*" (Cisneros 49). La femme est ici une métaphore d'une langue qui a perdu la signifiance, les signes ("*su anillo*") dénués de leur capacité symbolique deviennent alors égaux entre eux. Une langue confuse est une langue qui a perdu son but, comme Roland Barthes le dit dans *Le bruissement de la langue* (100-102).

Conclusion

Dans le langage de *Crónica del Niño Jesús de Chilca*, Cisneros produit une mise en scène de la tragédie de la langue dissociée des valeurs symboliques par rapport au passé. Il ne s'agit pas tant d'une nostalgie, mais d'une éthique du langage. Les différentes voix auxquelles ce recueil donne la parole ne modifient point le système sémiotique où la langue est dépositaire d'un rythme qui fait barrage à l'errance dans le devenir et actualise une mémoire tout autant que le risque de sa perte.

L'union vitale entre l'expérience d'un lieu, qui est ici "Chilca", et le temps du vécu, s'inscrit dans les symboles qui permettent la distinction mimétique. Mais cette langue qui peut s'enivrer du temps présent, dans l'illusion d'un "degré zéro" barthien absolu, est une langue qui cède la place à de nouveaux signes déconnectés du vécu. C'est le moment du présent perpétuel, un moment de production sans mémoire qui, dans le

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

poème de la femme ayant perdu sa bague, provoque l'horreur : "*y lo busca aterrada / y brillan ya los restos de la cola peluda de la Osa Menor*" (Cisneros 49). La perte de cette mémoire vitale, de l'expérience linguistique qui donne du sens à la géographie, attire les monstres et la confusion de la nuit, comme cette présence cadavérique et bestiale de la Petite Ourse ou, comme nous l'avons vu plus haut, du frère qui est un mort vivant. Ceci rappelle cette conception fantomatique du *devenir* comme le temps de l'errance. Par conséquent, cette femme rejette la perte et s'obstine à chercher sa bague. La langue, consciente de l'oubli, cherche sa mémoire. La perte de conscience de cet oubli signifie la destruction et l'errance, symbolisées par les moments de confusion qui reviennent dans l'ensemble des poèmes ("*hasta que las aguas y los aires se confunden*" (Cisneros 49)).

Il est vrai que ce livre, comme le signale Bermúdez-Gallegos, adopte le registre de la chronique et le rend poétique afin de faire surgir une transsubjectivité du substrat historique et social. Toutefois, nous avons préféré analyser le langage poétique du livre pour dépasser une lecture thématique de l'ensemble. Ceci nous a permis d'identifier comment opère la répétition d'un système sémiotique qui, au-delà du sujet de cette chronique poétique, met l'accent sur la tension entre mémoire et oubli au sein du langage. Ni dans le passé, ni dans le présent, cette dichotomie permet à la langue l'ouverture et l'appropriation des signes et l'empêche de se consolider dans un système fermé sous l'emprise d'un présent qui s'érige comme le temps de production primordial. Le résultat d'une langue sous cette emprise, signifie l'inconscience de l'oubli, l'errance sans mémoire. Fatalement, cette errance finit par masquer le propre devenir de la langue, qui est inintelligible, par l'arbitraire d'une idéologie régnante où tout signe efface ce lien vital avec la mémoire et tout devient égal :

> Los plátanos de la Isla,
> el algodón, los membrillos,
> las uvas de Borgoña,
> el girasol, las abejas,
> los muchachos, las muchachas
> haciéndose el amor
> entre los maizales
> son el cráneo de un perro
> quemado por el sol. (Cisneros 50)

Références bibliographiques

Barreau, Hervé. "Temps et devenir". *Revue Philosophique de Louvain*, 86. 69, 1988, p. 5-36. *Persee.fr. Web. 10-05-2019.*

Barthes, Roland. *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris : Seuil. 1984.

Bermúdez-Gallegos, Marta. ""La crónica del niño Jesús de Chilca": Cisneros y la épica de los marginados". *INTI*, 32/33, 1990 : 118-126. JSTOR. Web. 13-05-2019.

Corbin, Stéphan, Frédérick Lemarchand. Introduction. Errances : Entre aliénation et résistance. *Mana. Revue de Sociologie et d'Anthropologie* 9 (2001) : 9-13.

Ieven, Emilie. "L'errance, un mouvement à potentiel utopique. Etude de trois romans de Jean Echenoz". *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, avril 2017. *Journals.openedition.org. Web.* 22-04-2019.

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

Kristeva, Julia. *La révolution du langage poétique*, Paris : Seuil. 1974.

Larraín, Jorge. 2001. *Identidad Chilena*, Chili : Lom. 2014.

Lestienne, Rémy. "L'espace perdu et le temps retrouvé". *Communications*, vol. 41, n° 1, 1985, p. 5-26. *Persee.fr*. Web. 22-04-2019.

Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil. 2000.

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584